

L'argent. Approche systémique

Marianne PAILLARD DE CHENAY

Avocat à la Cour de Paris

RÉSUMÉ. — L'argent représente aujourd'hui un phénomène global impliquant des interrelations entre ses éléments. Il ne suffit pas, pour le comprendre, d'une méthode analytique ; il faut recourir à une approche de caractère systémique consistant à traiter l'argent comme un système global, à travers ses qualités émergentes et dans une perspective téléologique.

« Souviens-toi que le temps, c'est de l'argent. Celui qui, pouvant gagner dix shillings par jour en travaillant, se promène ou reste dans sa chambre à passer la moitié du temps, bien que ses plaisirs, que sa paresse, ne lui coûtent que six pence, celui-là ne doit pas se borner à compter cette seule dépense. Il a dépensé en outre, jeté plutôt, cinq autres shillings.

Souviens-toi que le crédit, c'est de l'argent. Si quelqu'un laisse son argent entre mes mains alors qu'il lui est dû, il me fait présent de l'intérêt ou encore de tout ce que je puis faire de son argent pendant ce temps. Ce qui peut s'élever à un montant considérable si je jouis de beaucoup de crédit et que j'en fasse bon usage.

Souviens-toi que l'argent est, par nature, *générateur et prolifique*. L'argent engendre l'argent, ses rejets peuvent en engendrer davantage, et ainsi de suite. Cinq shillings qui travaillent en font six, puis se transforment en sept shillings trois pence, etc., jusqu'à devenir cent livres sterling. Plus il y a de shillings, plus grand est le produit chaque fois, si bien que le profit croît de plus en plus vite. Celui qui tue une truie, en anéantit la descendance jusqu'à la millième génération. Celui qui assassine (*sic*) une pièce de cinq shillings, détruit tout ce qu'elle aurait pu produire : des monceaux de livres sterling.

Souviens-toi du dicton : *le bon payeur est le maître de la bourse d'autrui*. Celui qui est connu pour payer ponctuellement et exactement à

la date promise, peut à tout moment et en toutes circonstances se procurer l'argent que ses amis ont épargné. Ce qui est parfois d'une grande utilité. Après l'assiduité au travail et la frugalité, rien ne contribue autant à la *progression* d'un jeune homme dans le monde que la ponctualité et l'équité dans ses affaires. Par conséquent, il ne faut pas conserver de l'argent emprunté une heure de plus que le temps convenu ; à la moindre déception, la bourse de ton ami te sera fermée pour toujours.

Il faut prendre garde que les actions les plus insignifiantes peuvent influencer sur le *crédit* d'une personne. Le bruit de ton marteau à 5 heures du matin ou à 8 heures du soir, s'il parvient à ses oreilles, rendra ton créancier accommodant *six mois* de plus ; mais s'il te voit jouer au billard, ou bien s'il entend ta voix dans une taverne alors que tu devrais être au travail, cela l'incitera à te réclamer son argent dès le lendemain ; il l'exigera d'un coup, avant même que tu l'aies à ta disposition pour le lui rendre.

Cela prouvera, en outre, que tu te souviens de tes dettes ; *tu apparaîtras comme un homme scrupuleux et honnête*, ce qui augmentera encore ton *crédit*.

Pour six livres sterling par an, tu pourras avoir l'usage de cent livres, pourvu que tu sois un homme dont la sagesse et l'honnêteté sont connues.

Celui qui dépense inutilement chaque jour une pièce de quatre pence, dépense inutilement plus de six livres sterling par an, soit le prix auquel revient l'utilisation de cent livres, celui qui gaspille inutilement chaque jour la valeur de quatre pence de son temps, gaspille jour après jour le privilège d'utiliser cent livres sterling.

Celui qui perd inutilement pour cinq shillings de son temps, perd cinq shillings ; il pourrait tout aussi bien jeter cinq shillings dans la mer.

Celui qui perd cinq shillings, perd non seulement cette somme, mais aussi tout ce qu'il aurait pu gagner en l'utilisant dans les affaires, ce qui constituera une somme d'argent considérable, au fur et à mesure que l'homme jeune prendra de l'âge. »

Benjamin Franklin, 1736 (*Œuvres*, éd. Sparks II)

Ce sermon écrit par Benjamin Franklin en 1736 exprime, comme le souligne Max Weber, tout l'esprit du capitalisme. Ces préceptes, imprégnés d'utilitarisme, exaltent l'honnêteté, la ponctualité, l'application au travail. Ce sont les vertus morales qui sont de nature à permettre l'obtention du crédit tant apprécié. Mais l'expérience a montré que ce n'était pas tout le capitalisme : le capitalisme, c'est l'argent, l'argent accumulé, mais également l'argent en tant qu'instrument des échanges, l'argent devenu un signe monétaire abstrait, sans patrie. Pour s'en convaincre il suffit d'évoquer les opérations menées avec succès par les opérateurs sur les marchés monétaires ; tel celui qui, en 1992, a décidé avec succès d'attaquer la livre sterling, faisant plier la Banque d'Angleterre, pour gagner des sommes colossales...

Ces nouveaux gourous font profession de foi, dans le capitalisme, dans l'argent, l'esprit moraliste en moins. Chez eux il s'agit du triomphe de la nouvelle monnaie-culture, de l'argent électronique, de la localisation économique mondiale. Vu de Davos, capitale de la mondialisation, où se tiennent chaque année les réunions du W. E. F. (World Economic Forum), le monde ressemble à un réseau, comme Internet, constitué d'interconnexions détachées d'un ordinateur central. L'argent est à la fois le moyen et la fin de ce réseau, dans un mouvement incessant, furieux, qui assure le maintien de l'équilibre du système. Arrêter le mouvement de l'argent condamne le système. Seul le mouvement donne de la réalité à cet argent, à cet argent-financier dont le sort repose en définitive sur tant d'incertitudes. L'argent-financier est lié à l'incertain ; sa finalité n'apparaît plus clairement. Le véritable maître du monde devient l'incertitude, ou plutôt la maîtrise de l'incertitude.

Les préceptes de Benjamin Franklin sont bien loin, ce qui impose une autre approche de l'argent, une approche globale, une approche systémique, différente de nos modes d'analyse habituels.

Selon une méthode cartésienne, nous devrions cerner la définition de l'argent, dire ce qu'il est et ce qu'il n'est pas : métal précieux ? Fortune ? Capital liquide ? Monnaie de paiement ? Nous aurions pu alors seulement définir sa nature juridique et le sens que la philosophie lui donne.

Plutôt que de procéder de la sorte, l'argent tel qu'il est dans le système économique de notre temps impose une approche globale. Il doit être appréhendé sans distinguer – à dessein – entre ces différentes définitions parce qu'il est tout cela à la fois, ainsi que les interrelations entre ces différentes manifestations entre elles et avec les phénomènes sociaux. L'argent est à la fois ce qui désigne le phénomène global qu'il représente et les interrelations des éléments de ce système.

Approcher la question de la sorte nous éloigne de la méthode analytique dont on connaît les mérites pour lui préférer une approche globale, systémique. Il faut s'en expliquer avant d'exposer les directions que doit emprunter cette approche en matière d'argent.

I. — LE CHOIX DE LA MÉTHODE SYSTÉMIQUE

Objet de conquête, moyen des conquêtes, refuge, moteur des relations sociales, finalité des relations sociales, l'argent recouvre tant de réalités qu'il n'est pas possible de le réduire à l'une d'entre elles seulement. Aussi l'étude de l'argent n'est pas réductible à l'approche analytique. Disséquer le phénomène pour le soumettre à l'analyse conduit à l'atrophier par un choix incertain. D'où la préférence pour une méthode globale à la mesure du phénomène également global : c'est la méthode systémique. Présenter ses caractéristiques va de pair avec sa justification en cette matière.

Cette méthode apparaît essentiellement comme une approche de compréhension et de résolution de problèmes complexes. La vision systémique est par définition modeste, car à côté des connaissances théoriques très élargies, elle fait place à l'apprentissage, au savoir-faire et aussi au pragmatisme. Démarche à la fois souple et pragmatique, elle a été élaborée, il faut le souligner d'emblée par des personnes attachées à plusieurs

domaines de la connaissance, des personnes en quête de solutions pragmatiques à des questions concrètes. Un seul exemple suffira : Norbert Wiener aux États-Unis, professeur au M.I.T., met au point pendant la guerre des appareils pour canons anti-aériens. À cette occasion, il constate la similitude des anomalies de certains canons avec celles du comportement de l'homme à la suite de lésions du cervelet ! Il y a bien rapprochement de la neurologie et de la physiologie d'une part, des mathématiques et de l'ingénierie d'autre part.

Sans vouloir remplacer les autres méthodes de raisonnement, la systémique est née de quatre grandes tendances du monde moderne :

- Le monde « fini » annoncé par Paul Valéry, qui implique une complexité unimaginable en multipliant les interdépendances et les interactions. Ce faisant, il atténue l'intérêt porté aux analyses pures de secteurs limités ;
- Les nouvelles théories scientifiques dont il sera question ci-après, qui impliquent de plus en plus l'incertitude et le raisonnement probabiliste ;
- L'économie, l'un des piliers de ce XX^e siècle, qui se trouve sérieusement ébranlée et contestée en raison de prévisions peu fiables, ouvrant la porte à des analyses plus pragmatiques et globalistes ;
- Enfin l'Occident qui doute à présent de sa supériorité. Le développement du Japon, de la Chine, de la Corée du Sud notamment, témoigne de la force retirée de cultures traditionnelles préservées, reposant sur une vision du monde distincte de la nôtre, moins cartésienne.

Certes la méthode n'est pas entièrement nouvelle, bien au contraire. Parallèlement à notre civilisation rationaliste, dont Aristote et Descartes restent les penseurs les plus illustres, et qui a engendré des progrès incontestables dans tous les domaines, il y a toujours eu des visions du monde, des courants de pensée différents, que l'on peut qualifier de globalistes ou holistes. Ainsi les pythagoriciens et Héraclite appréhendent un monde global, ils élaborent des modèles cosmogoniques unitaires où tout est question de mouvement et de relations entre les parties qui ne peuvent révéler leur véritable nature que dans leur fusion dans l'unité. D'autres civilisations telle la civilisation chinoise ont une vision très différente du monde, à l'opposé de notre vision rationaliste : la grande unité du *Tout universel* ne peut, par définition, se diviser en une multiplicité quantitative de « grandeurs ». Jung d'ailleurs l'explique dans la préface de l'édition anglaise du *Yi King* : il démontre que la causalité domine la pensée rationaliste occidentale, insistant en particulier sur la succession d'événements, tandis que la pensée chinoise est dominée par la synchronicité, par la coïncidence acausale des phénomènes qui ramène obligatoirement vers le *Tout universel*.

Plus près de nous de grands penseurs se sont servis parfois d'une vision holiste pour appréhender certains phénomènes. Ainsi Hegel, à propos de la notion d'État en tant qu'esprit, désigne la société globale et non pas l'État politique. Dans sa *Philosophie du droit*, Hegel transcende la société civile dans l'*universitas* ou la société civile. Rousseau, de son côté, dans le *Contrat social*, réinstalle le holisme contre l'individualisme par le miracle apparent de ce qu'il dénomme la « volonté générale ». Certes il ne s'agit que d'approches très partielles qui n'autorisent pas à dire que Hegel ou Rousseau sont des

systemistes. Mais, depuis, les progrès de la science ont ébranlé les fondements de notre type de rationalité.

Il faut citer à cet égard l'apport de la physique quantique, consacré à l'étude de l'infiniment petit. Il faut également insister sur la notion d'« *unus mundris* » sur laquelle Jung a longuement réfléchi, qui a inspiré également des physiciens, et pas des moindres, et qu'on retrouve dans la pensée de Bernard d'Espagnat sous l'expression de « point de rencontre » ou chez David Böhme lorsqu'il traite d'*implicate order*.

Récemment encore, les travaux du Colloque de Cordoue ont démontré clairement les points de rencontre entre la physique moderne et la psychologie jungienne, entre l'être et le psychisme. Autant de considérations qui indiquent les directions que doit suivre la méthode systémique appliquée à une réflexion sur l'argent.

II. — LES DIRECTIONS DE L'APPROCHE SYSTÉMIQUE DE L'ARGENT

On peut distinguer trois directions : l'argent est un système global ; comme tel il dégage des qualités émergentes, enfin il impose une approche téléologique. Reprenons chacun de ces points.

A. — *L'argent est un système global*

L'analyse de ses différents éléments ne nous intéresse que dans la mesure où l'on ne nuit pas à la vision globale du système. Plutôt que le raisonnement analytique qui aboutit à un résultat réductionniste, l'appréhension du système argent doit nous conduire à saisir ses interrelations avec l'environnement, en élargissant au maximum le point de vue. Il faut donc une approche de l'argent par rapport à l'environnement la plus large possible, donc par rapport à une image du monde théoriquement définie. Seulement la perception du monde n'est pas figée : elle se trouve en constante reconstruction ; et parallèlement l'environnement pertinent d'une approche de l'argent se trouve en permanence reconstruit. Piaget et Simmel ont expliqué le phénomène.

Jean Piaget a démontré que la perception d'un phénomène ne provient pas de l'addition de sensations multiples au niveau du cerveau humain, mais de l'appréhension globale d'une forme. Dans ses travaux sur l'intelligence, il a dégagé l'idée d'une construction permanente de structures, qui s'établissent par un processus constant d'équilibration et d'autorégulation.

Georg Simmel exprime des idées proches. Il considère que pour appréhender l'univers, l'Homme procède par l'identification de noyaux durs, de substances permanentes, d'éléments fixes qu'il isole de matières fluides, de substances mouvantes ou variables. Ces substances permanentes servent de repères fixes à l'homme, alors que les substances mouvantes sont des leviers, des modifications d'évolution de ces repères.

Ainsi la représentation de l'univers tient dans la distinction de l'absolu et du relatif ; et l'homme préfère instinctivement l'absolu au relatif, et l'unité au multiple. L'histoire de l'humanité permet de le vérifier aisément.

Les mythologies, la pensée ancienne, les sciences, les philosophes ont toujours cherché l'unité et l'absolu. La vision d'un socle fixe sous la terre pour qu'elle ne tombe pas, l'idée immuable de la création, la quête du Graal et la quête de Dieu vont dans ce sens. Et puis cette tendance a fait l'objet d'un revirement il y a peu, sous l'effet du développement des sciences, qui ont notamment imposé à certains une vision résolument relativiste. Sans pour autant évincer l'aspiration à l'unité ! Ainsi, Einstein, à peine avait-il formulé la théorie de la relativité, recherchait une théorie de l'unification, une théorie unifiant l'électromagnétisme et la relativité. On pourrait citer d'autres exemples encore.

Quelle est la position de l'argent dans ce courant d'idées ? Deux constatations s'imposent :

- D'un côté, l'argent est par excellence l'expression de la relativité des choses ; il exprime les relations entre les objets en les ramenant à leur prix.

- D'un autre côté, l'argent s'affirme aussi comme un socle stable, mesure des valeurs. Et cette stabilité est liée à son caractère abstrait. L'argent devient l'être universel par lequel les choses prennent sens les unes par rapport aux autres, par lequel elles révèlent leur substance à la lumière de la réciprocité de leurs relations telles que le prix qui les exprime. L'argent offre l'exemple d'un système d'interrelations signifiant tel que la systémique les étudie.

Cependant ce socle stable qu'est l'argent s'est peu à peu transformé par un glissement psychologique en un moyen absolu, un moyen absolu devenu une finalité en soi. Cette tendance humaine à préférer l'unicité, à fondre la multiplicité dans l'unité s'est manifestée également. L'argent, comme la religion, unifie la multiplicité des choses à un niveau abstrait, et sert de point commun aux objets les plus éloignés. Il s'élève au-dessus du particulier et confère un sentiment de sécurité. C'est évoquer la deuxième direction de l'approche systémique de l'argent : ses qualités émergentes.

B. — *L'argent à travers ses qualités émergentes*

L'argent en tant que système est composé d'éléments. Mais sa nature n'est pas la somme de ses éléments constitutifs. Le tout n'est pas réductible à ses parties ; il implique l'apparition de qualités émergentes. Or ce sont précisément ces qualités émergentes qui permettent d'atteindre l'essence du tout, l'essence de l'argent.

Valeur-substance à l'origine, l'argent s'est peu à peu transformé en valeur-fonction au fur et à mesure du développement des relations commerciales. Au même moment les individus ont changé leur attitude à l'égard de l'argent : c'est la confiance, qui chez certains s'apparente à la foi religieuse, qui fait l'adhésion à l'argent, la reconnaissance de l'argent. Au point que l'immense diversité des marchandises, objets et travail, est convertie en une seule valeur : l'argent. Corrélativement, la valeur d'une somme d'argent excède la valeur des objets et des marchandises qu'elle représente, puisque avec une somme d'argent il est possible d'acquérir toute marchandise désirée. L'argent offre une liberté de choix totale, qui lui confère ce supplément de valeur qu'il ne possédait pas à l'origine.

Alors que sa qualité d'origine est celle de moyen, l'argent accède par sa qualité émergente au rang de finalité : il est voulu pour lui-même. Si, par définition, l'argent n'a pas de finalité propre, sa qualité abstraite de moyen le rend malléable, apte à toutes les opérations, à toutes les convoitises. Si l'argent n'a pas d'odeur, dit-on, ce qui lui enlève tout caractère moral ou amoral *a priori*, l'évolution fait que l'argent est l'objet de la convoitise finale : de moyen l'argent s'érige en finalité.

La systémique attire tout particulièrement notre attention sur ces phénomènes, qui nous permet de mieux comprendre l'évolution de notre monde. C'est évoquer la troisième direction de notre propos : l'approche téléologique.

C. — *L'approche téléologique*

Elle se substitue à la démarche causaliste. Par un véritable changement de perspective, l'on ne recherche pas les causes du phénomène mais ses finalités ; l'on considère le monde comme un système de rapports entre moyens et fins.

Hamelin, dans ses *Essais*, le suggère finement. « Pourquoi, écrit-il, le vrai but ne serait-il pas l'action et la vie elle-même et par conséquent le désir. La proposition de Spinoza serait ainsi complètement retournée en faveur de la téléologie ».

Appliquée à notre propos, il existe une connexion étroite entre la valeur et l'échange : la valeur conditionne l'échange qui, en retour, conditionne celle-ci. Tous nos actes s'accomplissent suivant un système d'échanges ; il faut toujours miser sur une valeur pour en gagner une autre. Dans cette démarche téléologique, il est pratiquement impossible d'identifier la cause et l'effet ; et ce processus n'est jamais achevé car l'effet devient cause et ainsi de suite.

Ainsi l'argent impose, de ce point de vue, une approche systémique qui seule incline vers la démarche téléologique. Elle nous conduit à réfléchir sur les finalités de l'argent, finalités qu'il faudra rechercher dans l'argent perçu comme un tout, dans sa globalité, plutôt qu'à travers les approches analytiques et causalistes habituelles.